

**Marie
Laberge**

Mauvaise foi

roman

Automne 2007

En sortant de la prison, Jasmin inspire profondément. L'automne glorieux l'envahit. C'est plus fort que lui, cet instant où il se retrouve dehors, cet instant où la liberté qui est la sienne lui apparaît non pas comme un dû, mais comme un cadeau insensé, c'est la récompense qu'il espère de sa visite. Aussi soulageant que de se faire annoncer que la tumeur est bénigne.

Il marche lentement vers le stationnement. Même quand il pleut, même quand un vent féroce ou une neige opaque essaie de faire accélérer son pas, Jasmin ralentit pour goûter intensément cette conscience aiguë et si rare qui l'habite toujours entre la porte de la prison et sa voiture.

Depuis qu'il se rend à ce pénitencier fédéral, avec une exemplaire régularité une fois par mois, Jasmin Tremblay sait estimer à sa juste valeur la chance qu'il a. Au départ, cette condition liée à son engagement au musée lui semblait non seulement farfelue, mais indigne: obliger le directeur d'une minuscule entreprise culturelle à parcourir près de cinq cents kilomètres pour rendre visite à son patron dans une institution carcérale des environs de Montréal, c'était ridicule. Jasmin avait accepté parce qu'il avait un urgent besoin de gagner sa vie et que, en dehors de cette condition, l'emploi était idéal. L'envergure de l'entreprise lui convenait, la tâche n'était pas trop prenante, il pouvait demeurer dans la région où il était né, et personne ne viendrait contrecarrer ses décisions.

Jasmin dépose son attaché-case dans le coffre de la voiture et il se met au volant en desserrant son nœud de cravate. Trois heures pile. Le reste de la journée lui appartient. Il démarre en goûtant par avance le plaisir qu'il va s'offrir : café viennois et gâteau au chocolat sur la terrasse d'un café de la rue Laurier. Ensuite, une pause cinéma, suivie d'un excellent repas dans un restaurant près de son hôtel. Et tout cela, remboursé par son employeur !

Enfin, cette clause discutable de son contrat, il ne pourrait plus s'en passer.

La cuisine est en pagaille et l'odeur, divine. Martin ajoute les tomates coupées en dés à l'ail qui cuisait en douceur, et il baisse le feu. Les pâtes sont plongées dans l'eau bouillante. Il effleure la nuque de Vicky d'un baiser : « Tu veux que je m'en occupe ? »

Vicky fait non en remuant les grosses crevettes qui macèrent dans un jus parfumé à la lime et au vin blanc. Vêtue d'un long t-shirt, pieds nus, elle est l'incarnation du mot « congé », et même son agaçante belle-mère ne lui donnerait pas les quarante-neuf ans bien sonnés qui sont la source de leurs conflits. Vicky se rend sur la terrasse et jette un œil au barbecue : « Quand tu voudras, Martin ! C'est prêt.

— Encore deux minutes et tu peux... »

La sonnette lui coupe la parole. Vicky sursaute et revient à la cuisine. Alors qu'elle chuchote « On répond pas ! », Martin demande : « T'attendais un messenger, quelque chose ? »

Tout à coup, dans la cuisine odorante, il n'y a plus que les sons amicaux des plats qui mijotent. La sonnette qui retentit de nouveau en a l'air d'autant plus stridente... et elle est immédiatement suivie de la sonnerie du téléphone.

Vicky se penche pour lire sur l'afficheur : « Appel privé... au moins, c'est pas le bureau.

— On fait quoi ? On prend une chance ?

— Non ! Non ! Si on travaillait, y en aurait pas de réponse. »

Le silence qui suit est soulageant. Vicky enlace Martin en poussant un « ouf ! » à peine audible. Martin hoche la tête, l'air accablé : « Ça ressemble à ta mère, ça... ou à Brisson.

— Raison de plus pour pas répondre ! O.K. pour les crevettes ? »

Un autre coup de sonnette retentit. Ils se regardent, hésitants. Du menton, Martin l'incite à retourner sur la terrasse. Quatrième coup, nettement plus appuyé cette fois.

« Bon, ça va faire ! » Martin va ouvrir.

Patrice Durand se tient devant lui, souriant, détendu. Il tend une bouteille de vin rouge, comme s'il était attendu : « Eh ben dites donc, vous en mettez du temps ! Je n'interromps rien d'important ?... Vicky est là ? »

Surpris, Martin recule d'un pas, ce que Patrice interprète comme une invitation à entrer. De la cuisine, ils entendent Vicky crier : « Martin ! Les pâtes, ça déborde ! »

Martin se précipite.

Patrice ferme la porte et le suit, très à l'aise.

Expliquer à Patrice ce qu'est le congé de l'Action de grâces et la légère extension qu'ils y ont ajoutée est assez simple. Comme il le dit si bien, « faire le pont » est une tradition française à laquelle il cède avec délectation. Le regard du commissaire est plutôt moqueur. Il ne dit rien à propos de son arrivée impromptue. Vicky se demande un peu comment justifier ce repas copieux pris aux alentours de seize heures. Elle n'a aucune envie de révéler que Martin et elle se sont offert une intense matinée de luxure qui a pris fin sous la douche il y a une heure à peine.

Elle tend un verre de vin blanc à Patrice : « Je vous manquais, Patrice ? Il faisait trop froid à Paris ? Êtes-vous en route pour les Îles ? »

Ironique, Patrice lève son verre et déguste une première gorgée : « Excellent ! Vos crevettes... »

Vicky s'absorbe à retourner les crevettes sur le gril, ce qui lui permet de réfléchir à cette visite-surprise. Elle n'est pas mécontente de le revoir, quoiqu'elle aurait préféré être prévenue. Elle espère que c'est cette liaison qu'il avait amorcée avec une suspecte lors de leur enquête qui lui vaut ce « détour montréalais ». La jeune femme habitant les Îles de la Madeleine, il doit obligatoirement faire un arrêt à Montréal depuis Paris. Le silence de Patrice ne lui indique rien de bon. Il est plutôt loquace, d'habitude.

À travers la porte-moustiquaire, Martin demande s'il ajoute un couvert. Patrice s'empresse de refuser en levant son verre : « Le temps de prendre de vos nouvelles et je rentre à l'hôtel. »

Vicky retire les crevettes : « Ben voyons donc ! Voir si vous êtes venu de Paris pour prendre de nos nouvelles ! Franchement ! »

Il sourit, ravi de la retrouver, d'entendre cette manière un peu abrupte et cet accent : « Vraiment, Vicky, une petite bricole mise à part, je suis venu admirer votre fameux été indien. »

Vicky se doute bien que l'été des Indiens – qui n'est même pas arrivé – ne pèse pas lourd à côté de la « bricole ». Elle le connaît, son commissaire : sous des dehors séduisants, cet élégant qui ne fait pas sa bonne cinquantaine est un acharné qui obtient généralement ce qu'il veut. De courte mémoire, il y était bel et bien parvenu le printemps dernier en la forçant à reprendre une enquête qu'elle jugeait inutile. « Martin, sors une assiette quand même ! »

S'il y a une chose dont elle est certaine, c'est que Patrice va ouvrir la bouteille de rouge qu'il a apportée.

« Tu vas le faire ? »

Martin tend le bras pour qu'elle vienne se blottir contre lui. Il est très tard et ils ont bu davantage que la bouteille de Patrice. Vicky ne comprend d'ailleurs pas comment leur invité fait pour résister aux ravages du décalage horaire : il est parti à minuit, ce qui équivaut

au petit matin pour lui. Elle éteint : « Réfléchir ? Oui, c'est ce que je vais faire. »

Martin n'est pas dupe : « C'est presque un oui, ça... »

— Non : c'est un “je vais réfléchir”, comme j'ai dit à Patrice. On dort, O.K. ?

— O.K. ... T'es déjà allée, toi, à Sainte-Rose-du-Nord ?

— Martin...

— Non, mais je veux juste dire que je connais pas ce coin-là du Saguenay.

— Bon, ben on est deux. Bonne nuit !

— Si jamais tu décides de le faire, je pourrais vous conduire.

— Ben oui : t'as pris deux jours de congé de plus pour me servir de chauffeur. C'est tellement le fun !

— Tu lis pas ton dossier tout de suite ?

— J'ai-tu l'air de lire ? On dort, O.K. ?

— O.K. »